

# Simplees historiettes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191604>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

jeuner autant de plats et les mêmes qu'à dîner.

» Dans certaines provinces reculées, on dîne encore à midi, mais c'est là une rare exception qui n'a sa raison d'être que pour des gens exerçant un travail manuel et pénible. Ceux-là ont besoin de faire provision de forces pour en pouvoir dépenser; mais ceux qui se livrent à des travaux intellectuels doivent *déjeuner à la fourchette*, légèrement, avec des hors-d'œuvre, des œufs, des grillades — côtelettes ou beafsteaks — ou avec du poisson, de la viande froide, un peu de charcuterie, des légumes simples, de la salade, du fromage, quelques fruits ou du dessert; voilà les mets du déjeuner. Les potages, les rôtis chauds, les ragoûts sont réservés au dîner.

Mais il est, dans les mœurs parisiennes, un autre repas qui offre des particularités assez curieuses, et qui est peut-être moins connu de nos lecteurs; c'est le *goûter*. Voici à ce sujet quelques extraits de ce qu'en disait récemment dans un long article le *Supplément littéraire du Figaro*:

« En province, où tous les enfants et presque toutes les femmes font collation vers trois heures, ce mot *goûter* suggère seulement la vision d'innombrables tartines économiquement enduites d'une couche de raisiné, de fromage blanc, etc.

» A Paris, ce mot a une signification bien moins bourgeoise; il évoque l'une des plus jolies heures de la journée.

» L'habitude quotidienne du goûter appartient aux femmes élégantes, à leurs coquets babies, et, bien plus qu'on ne pourrait le croire, à certaines catégories d'hommes.

» Elles sont si jolies à voir, les gourmandes, chez leur pâtissier favori! Mille prétextes leur sont bons pour y entrer passé quatre heures. La séance toujours très longue chez la couturière, le caquetage effréné des visites, un piétinement de deux heures dans un grand magasin de nouveautés, la promenade à pied pour maigrir, une heure à l'exposition artistique d'un cercle chic, l'attente longue chez le dentiste, tout cela fait l'estomac creux en diable et vous donne bel appétit.

» Aux Champs-Élysées, dans les squares, les enfants viennent de jouer: les nourrices souvent, les mamans quelquefois, les emmènent goûter et goûtent avec eux.

» Il n'y a pas que les mamans, du reste. Celles qui, lassées de leurs nuits, se lèvent à trois heures, déjeunent là, sommairement. D'autres, ne sachant pas si elles dîneront, prennent toujours l'à-compte qu'elles peuvent. D'autres ont peur de trop manger le soir, de paraître trop terre-à-terre, insuffisamment éthérées. Pour pouvoir dire à leur voisin de

table: « Oh! je mange comme un oiseau! » elles engouffrent au préalable, non certes des gâteaux légers, mais de solides victuailles, des sandwiches, des pains au foie gras en quantité prodigieuse: nous en avons vu, l'autre jour, une toute mignonne en avaler une douzaine, boire deux verres de bordeaux, puis s'en aller d'un air alanguiné d'idéal, plein de mépris pour l'affreuse matière.

» D'autres, enfin, pour faire taille fine, sont si serrées dans leur corset qu'elles ne peuvent manger que très peu à la fois, et qu'il leur faut dîner à quatre ou cinq reprises dans la journée.

» Les élèves au sortir du Conservatoire, les actrices au sortir de leur répétition, les dévotes au sortir de l'église, ont l'estomac dans les talons. Et beaucoup d'hommes goûtent aussi, ceux-là surtout dont le métier est de crier très fort: les avocats, les députés, les professeurs, les gens de Bourse.

» Nous ne savons rien de plus vivant, de plus parisien, de plus gai, que la boutique d'un pâtissier moderne, très en vogue, à l'heure du coup de feu.

» Les voitures roulent, s'arrêtent, et les portières claquent; dans leurs jolies toilettes de visites, manteaux exquis, chapeaux mignons, manchons faits de rien, elles entrent, l'air indifférent, point pressé, détaché des biens de ce monde. Elles vont d'abord au miroir du fond, toutes, irrésistiblement, car jamais une Parisienne ne perd l'occasion de se regarder à la glace; d'un joli geste de l'index, elles retroussent sur leur nez le bord de leur voilette, font la moue pour rire à leurs dents, puis se décident: les demoiselles du comptoir, aimables, d'une propreté stricte, se précipitent, tendent l'assiette en agatine et le petit trident d'argent: si la dame est une habituée, elles savent, rien qu'à son air, ce qu'il faut lui servir d'abord. Elle, cependant, avec une obstination calme, joue des coudes, pousse ses voisins, jusqu'à ce qu'elle soit au premier rang, tout contre le comptoir de marbre; car ici l'on ne s'attable pas: le magasin n'est pas très grand, il est bon que l'on s'y bouscule. Jamais, remarquez-le, jamais on n'y rencontre un porte-parapluie, un débaras quelconque: il faut manger, son manchon sous le bras, sa canne sous l'aisselle; si on la pose contre une chaise, elle glisse et fait trébucher. Les hommes sont extraordinaires de gaucherie, d'air malheureux, dans de pareils moments: les coudes au corps, l'assiette haute, tenant leur parapluie entre les jambes quelquefois, ils mangent maladroitement sous l'œil ironique des femmes, qui, même là, sont gracieuses, et sérieuses comme des chattes.

### Simplex historiettes.

*Un notaire réputé joueur incurable.* — De l'avis des philosophes et des moralistes de tous temps et de tous pays, l'habitude du jeu doit être considérée comme la passion la plus tenace et la plus décevante qui puisse s'enraciner dans le cœur de l'homme.

De leur côté, les physiologistes et les médecins aliénistes sont d'accord pour ne voir dans la passion du jeu qu'une des variétés de la folie des grandeurs et des richesses, partant une des plus incurables aberrations de l'intelligence humaine.

Mais de tous ces exemples, il ne résulte qu'un enseignement absolument stérile.

Et, à voir avec quel entrain nos contemporains recherchent les émotions fiévreuses que procurent les jeux des cartes, de la roulette, des dés, des petits et des grands chevaux, etc., etc... l'on est logiquement amené à en conclure, sans crainte de faire preuve d'un pessimisme exagéré, que tant que la race de bipèdes à laquelle, vous et moi, nous avons l'insigne honneur d'appartenir, continuera d'exister sur cette terre, il y aura aussi des joueurs passionnés, voire forcenés.

Car ceux-là même qui veulent s'amender ne trouvent pas assez de force pour se débarrasser de cet amour funeste.

Ils feront comme ce notaire de la petite ville de \*\*\*, en Valais, qui, entrevoyant, grâce à une lueur de raison, le gouffre béant que sa passion pour le jeu avait creusé sous ses pas, — et au fond duquel devait fatalement s'engloutir ce qui lui restait de fortune et d'honneur, — éprouva subitement le désir de s'amender.

A cet effet, et dans la crainte de voir sa résolution faiblir, s'il restait exposé aux tentations mondaines, — il alla bravement s'enfermer « faire retraite » chez les religieux de St-Maurice.

Le père directeur l'exhortait de son mieux et lui montrait dans une salle, sculptés en relief, tous les instruments de la passion.

— Vous regardez, disait le révérend, les clous et la couronne d'épines?

— Non, mon père, répondit le notaire, absorbé par un des objets saints.

— C'est le roseau peut-être?

— Non, mon père, continua le pénitent de plus en plus rêveur.

— C'est, en ce cas, la lance ou le maillet?

— Vous vous trompez encore.

Qu'est-ce donc? exclama le pieux directeur.

— Je regarde les « dés » avec lesquels les soldats de Ponce-Pilate ont joué au sort la tunique de Jésus-Christ.